

La Baillarge

FAMILLE



Pour nos ancêtres, travailler était comme respirer.
Sur une ferme, personne n'avait le droit d'être oisif. On y trouvait son bonheur et son contentement à améliorer, à inventer, d'un lever de soleil à son coucher.

Un message du président

Chers cousins (es),

Je suis toujours heureux de venir vous saluer et m'entretenir quelques instants avec chacun de vous.

C'est dans quelques jours seulement que nous vivrons ensemble la première rencontre de l'année 1993. Plus précisément le 25 avril à St-Marc-sur-Richelieu se déroulera cette autre journée qui restera mémorable j'en suis sûr. Avec tous les efforts déployés par Jean-Charles et Gaétan qui ont fait des invitations et établi des contacts, je crois que personne ne veut les décevoir. Nous anticipons le plaisir de rencontrer plusieurs Baillargeon heureux de fraterniser, prendre une bonne bouffe et se sucer le bec. Nous espérons fortement que vous serez des nôtres. Surveillez bien votre Bulletin, une autre rencontre, non moins désirée par plusieurs d'entre vous s'annonce pour l'été prochain.

Ici j'en profite pour saluer nos cousins de France. Il fait toujours bon de repenser aux bon moments passés avec vous et si de votre côté, vous venez vers Québec, il faut nous le faire savoir.

Lisez attentivement votre Bulletin et je vous encourage à participer. Allez-y de vos nouvelles, de vos sentiments envers vos ancêtres ou d'activités vous concernant. La porte est toujours ouverte.

N'oubliez pas tout le monde que nous formons tous ensemble une belle famille et nous nous revoyons à St-Marc-sur-Richelieu. "HOSTILE AU MORS PAR FRINGALE DE VIVRE".

Jude Baillargeon

SOMMAIRE:

pages:

- 1- Un message du Président.
- 2- Une prédiction mystérieuse.
- 3-4-5-6-7- Exode vers l'Ouest canadien par Bernadette (suite)
- 8- Message de la Rédactrice - Bienvenue aux nouveaux membres
- 9- Généalogie de Denis Baillargeon.
- 10- Carole Baillargeon, une jeune artiste du papier.
- 11- Paul Baillargeon nous raconte.
- 12- Constantin connaît bien cette famille de Paul.
- 13- L'Ile d'Orléans - Toponymie.
- 14- Courrier du lecteur.

UNE PREDICTION MYSTERIEUSE

" En face de l'Ile aux Grues, est un petit îlot appelé île au canot. Là habitait seul, au commencement du siècle, un jeune et pauvre ménage. Une nuit que le mari était parti, la femme fut réveillée par les cris de son plus jeune enfant. Elle se lève, le prend dans ses bras, l'appaise en lui donnant son sein, et s'assit sur son lit en attendant qu'il s'endorme. La nuit était sombre; la tempête grondait. ses jeunes enfants dormaient d'un paisible sommeil; elle seule veillait au milieu des ténèbres. L'isolement dans lequel elle vivait, l'abandon où elle se trouvait, le triste avenir de sa nombreuse famille se présentant alors dans son esprit, elle se sentit le coeur pénétré de douleur et elle donna un libre cours à ses larmes. Tout à coup, une voix se fit entendre, et lui dit : " Console -toi, deux de tes enfants seront prêtres , et l'un de ces deux prêtres sera évêque."

La prédiction mystérieuse s'accomplit car l'un des fils de la pauvre femme, Mgr Charles-François Baillargeon, mourut archevêque de Québec, un autre le curé Etienne Baillargeon, mourut curé de Saint-Nicolas. Un troisième, l'honorable Pierre Baillargeon, fut sénateur de la puissance du Canada.

-. Cet archevêque de Québec que fut Mgr Charles-François Baillargeon a beaucoup de choses à son actif. Nous en avons déjà brièvement parlé dans nos Bulletins antécédents de La Baillarge : Novembre 1990 page 6 - Vol.1 No.3 page 8 généalogie - Vol. 1 No. 3 page 9.

-. C'est le 26 octobre 1856 que Saint-Etienne de Lauzon a été érigée canoniquement. On lui donna saint Etienne pour titulaire en l'honneur de M. Etienne Baillargeon, curé de Saint - Nicolas, dont la nouvelle paroisse avait jusqu'alors fait partie.

Le 1er décembre suivant, Mgr Baillargeon donnait la permission d'y construire une chapelle. Le 9 du même mois, Germain Bilodeau donnait le terrain nécessaire pour élever la chapelle, le presbytère et le cimetière.

A U T O B I O G R A P H I E

EXODE VERS L'OUEST CANADIEN

par: Bernadette

CHAPITRE 1V

SUITE**PENIBLES DEBUTS**

Après soixante ans, je revois en esprit toutes ces choses d'une façon si vivante. Je revois même les copeaux qu'on avait fait en équarissant les troncs d'arbres pour construire notre première demeure. A l'intérieur, un lit de fer dans le coin, un tas de foin dans l'autre; ce foin devait servir de lit aux enfants en attendant qu'arrive notre mobilier.

Un petit poêle en fonte, une tablette pour le seau à l'eau et une cuvette pour se laver, voilà tout ce qui garnissait notre cuisine. Madame Lavigne nous avait prêté une table et les choses les plus nécessaires. Pas d'armoire, très peu de vaisselle; ainsi commençait notre vie de pionniers. Papa avait semé cinq acres en avoine avant notre arrivée. L'été fut très court et très frais. Chez l'oncle Amédée, qui nous avait devancés d'un an, le blé poussa jusqu'à cinq pieds de hauteur et l'avoine, six pieds. Les cousins avaient fait un petit chemin à travers le champ pour aller traire leurs vaches; nous prenions plaisir à nous cacher dans ce champ, forêt miniature.

Papa se mit immédiatement à défricher du terrain qu'il se proposait d'ensemencer l'année suivante. Il défricha vingt-cinq acres en arrière de la maison. Je marchais dans le sillon derrière la charrue, portant des pièges pour prendre des "gophers" qui étaient nombreux et préparaient, eux aussi, leur avenir.

Nous n'avions ni chat, ni chien, ni volaille, ni vache, ni jardin. Comme nourriture, nous avions des pommes de terre, du pain, du beurre, du gros lard salé qu'on appelait "bacon" mais qui était loin d'avoir le goût fin du bacon servi sur nos tables aujourd'hui; et pour dessert du sirop fait avec de la cassonade.

Tout près de la maison, nous avions un beau petit lac, entouré d'arbres, qui était toujours garni de canards sauvages en été. Papa aimait beaucoup la chasse et se plaisait à tuer des canards tous les jours. Comme c'était mon devoir de les nettoyer je me dégoûtai vite de cette viande sauvage. En plus, ma belle-mère n'était pas cordon bleu, et elle n'avait guère d'assaisonnements pour préparer ces oiseaux. Alors, du bacon rance et du fricot, je ne sais lequel était le meilleur.

Un mois après notre installation, papa alla sur le ranch d'un monsieur Bourret et acheta une vache et son veau. Ces animaux sauvages qui ne voyaient presque jamais d'êtres humains étaient loin de ressembler aux vaches apprivoisées telles que nous les connaissions. Comme papa allait être absent toute la journée, nous l'avions accompagné jusque chez monsieur Amédée Lavigne, où la journée nous paraîtrait moins longue, car c'était toujours une joie pour nous de nous revoir. Nous étions si éloignés et perdus dans ce vaste pays.

Le soir papa arriva avec une belle vache à tête blanche, et son petit veau dans le wagon. Tout le monde sortit de la maison pour voir cette belle bête. Malheur nous en prit. En voyant tout ce monde, la vache fit un saut, cassa le câble qui la retenait au wagon et s'enfuit aussi vite et aussi loin qu'elle put de ce qui lui semblait une grosse foule. Ce à quoi elle n'avait sans doute pas pris le temps de réfléchir, c'est qu'elle n'avait pas emmené son petit. L'instinct maternel étant dans ce temps-là ce qu'il est encore aujourd'hui, après mûre réflexion, elle trouva prudent de ne pas aller trop loin. Pour les hommes, ce n'était pas chose facile de lui passer un câble autour des cornes pour la rattrapper. Comme il faisait trop sombre pour entreprendre ce travail ce soir-là, nous avons dû attendre au lendemain matin pour repartir. Arrivés à la maison, nous avons planté un piquet et attaché la vache avec une longue chaîne pour qu'elle s'habitue aux alentours.

Il fallait lui attacher les pattes de derrière et prendre notre part de lait pendant que le petit veau prenait la sienne. La première fois que ma belle-mère essaya de la traire,

elle rua si fort qu'elle aplatit le seau et le mit hors service.

Je ne me rappelle plus où ni comment nous nous sommes procuré nos premières poules, mais un jour un passant qui habitait à trente milles de chez nous, nous confia qu'il avait de très belles volailles. Quelques jours plus tard, à la grande joie de ma belle-mère, ce bon monsieur nous apportait des oeufs. Avec mille précautions on fit couvrir ces oeufs par une poule empruntée chez le voisin. La poule a eu beau faire de son mieux, un seul oeuf produisit un poussin qui devint poulette. Elle fut tellement dorlotée qu'elle venait manger près de la table avec nous. Elle vécut jusqu'à un âge très avancé car personne ne pouvait se décider de la tuer.

Les tentatives suivantes eurent plus de succès. Il me semble encore voir ma petite soeur âgée de deux ans avec son petit bonnet de soleil sur la tête, tout émerveillée en voyant des poussins pour la première fois. Elle les trouva si beaux, si mignons qu'elle en cueillit un dans ses petites menottes et le pressa si fort en le caressant qu'elle l'étouffa en disant "beau pitou". C'est à peine si elle se rendit compte de ce qu'elle venait de faire.

Notre premier été fut court, pluvieux et très frais. La première neige tomba le 12 septembre; ce n'était pas gai. Afin de protéger un peu du froid ses trois chevaux, papa avait construit une sorte d'abri avec des planches, appuyé aux murs de la maison. Et nous, dans la chaumière, nous n'étions guère mieux. Le bousillage entre les troncs équarris, délayé par l'eau qui pénétrait par le toit de tourbe, tombait par morceaux sur le plancher. Nous les ramassions par pelletées. Nos meilleurs vêtements furent tous abîmés, et l'humidité laissait une senteur de moisi. J'étais si découragée de voir ce dégâts que je me promettais bien de retourner à la civilisation lorsque j'aurais atteint mes dix-huit ans.

En juillet, Laurent Blanchette vint s'installer sur sa terre. Jamais voisin ne fut plus apprécié. L'année suivante mon oncle Napoléon arriva avec son beau-frère Louis Lambert et un homme engagé, Alfred Lavigne. Tous trois demeurèrent chez nous en attendant d'avoir un abri. Nous avons ajouté une rallonge de seize pieds carrés à notre première maisonnette. Cela nous permettait de loger tout le monde. Tous ces nouveaux défricheurs s'empressèrent de labourer autant de terrain que possible pour pouvoir récolter au plus tôt.

L'oncle Napoléon avait bâti une bonne grainerie couverte de bardeaux pour abriter tout ce qu'il possédait. Le printemps suivant le tout fut consumé par le feu. Ce fut pour lui une grosse perte. Il habitait la première maison construite par Laurent Blanchette sur la terre de son frère John Blanchette. Pendant le dîner, le feu, qui devait couvrir quelque part, détruisit le tout en quelques heures. A l'automne, mon oncle retourna aux Etats-Unis pour revenir avec sa femme le printemps suivant afin de s'établir définitivement dans l'Ouest.

Louis Lambert avait obtenu un carreau de terre abandonné par un vieil anglais. Ce carreau était le nord-ouest de la section 20-48-18. Il fit venir sa femme et tous les deux s'installèrent sur leur terre, ce qui nous fit un autre voisin. Ils venaient jouer aux cartes et nous nous sentions moins isolés.

Cousin Lucien avait travaillé sur le ranch des Arcand tout l'été afin de se faire un peu d'argent. N'ayant pas eu le temps de se construire une maison, il passa l'hiver avec nous. Nous avons aussi, à un mille et demi de chez nous, un homme d'une cinquantaine d'années nommé Luc Hébert qui vivait seul avec son chien et ses chevaux.

Nous étions très loin de l'église de Jackfish, mais quel bonheur quand nous pouvions nous y rendre. Cela nous donnait l'occasion de rencontrer les gens et visiter chez l'oncle Amédée Lavigne.

L'église était construite en bois rond, le presbytère de même. L'abbé Paul Esquirol, un bon gros Auvergnat, était le curé. Monseigneur Pascal, qui venait d'être installé évêque du di-

ocèse de Prince-Albert, fit sa visite. Comme il m'avait impressionnée avec sa grande barbe de patriarche et sa figure creusée par la souffrance. Il pleurait pendant son sermon. Réfléchissant sur le grand dévouement de ces âmes vaillantes, je me disais: il y aura de grands saints parmi ces missionnaires qui parcourent des milles et des milles à travers la prairie, dévorés par les moustiques et autres petits insectes nuisibles.

Nous n'avions pas de moustiquaires aux fenêtres et les maringouins, surtout après la pluie criblaient l'air et formaient des nuages autour de nous. Il était impossible de marcher dans la prairie sans voile sur nos chapeaux. Nos bras et nos jambes étaient couverts de piqûres. Le soir, il fallait faire de la fumée pour éloigner de nous et des animaux ces insectes endiables. On se servait d'une vieille chaudière, y allumait un peu de foin sec que l'on recouvrait d'herbe verte et que l'on surveillait pour que le feu ne s'éteigne pas.

Tout était si rudimentaire. Nous lavions le linge sur une planche de bois, avec de l'eau très dure, adoucie avec de la lessive de soude que nous appelions "lissie" et qui parfois nous brûlait les mains. Les planchers de bois brut se lavaient difficilement à la brosse.

En ce temps-là, chacun cuisait son pain, faisait son beurre, salait sa viande. Ni les écrémeuses ni les réfrigérateurs n'avaient encore été découverts. Nous mettions le lait dans un crémeur, récipient en forme de haute chaudière que nous descendions dans l'eau de puits. Après quelque temps, la crème montait à la surface du lait. Un robinet vers le bas du crémeur nous permettait de soutirer le lait et la crème. C'était notre seul moyen de séparer l'un de l'autre. Transformer cette crème légère en beurre, dans une baratte, demandait beaucoup de temps et de patience. Le beurre se vendait dix sous ou quinze sous la livre, et les oeufs, cinq sous la douzaine. C'était l'unique revenu dont nous disposions pour nous procurer les aliments strictement nécessaires.

A Noël 1908 arrivèrent deux cousins, Ernest et Alphonse Baillargeon. Pendant l'été ils avaient fait l'arpentage à Edmonton, dans l'Alberta, et ils venaient nous visiter. Notre joie fut grande en les voyant. Ils passèrent l'hiver avec Lucien qui s'était construit une maison.

Avant leur arrivée, à l'automne, le père de ma belle-mère, vieillards aux cheveux blancs, était venu habiter avec nous. Nous ne nous sentions pas si seuls; les garçons venaient souvent jouer aux cartes, et le grand-père aimait bien à nous taquiner. En décembre 1909, ce pauvre vieillard mourut subitement.

L'été suivant, Lucien, à son tour, alla faire de l'arpentage pendant qu'Ernest et Alphonse travaillèrent ensemble à bâtir leur demeure et à défricher leur terre. Ernest avait pris un carreau plutôt sableux, trois milles à l'ouest de chez nous, tandis qu'Alphonse avait choisi le sien à un demi-mille à l'est. Ce terrain avait déjà été pris, puis remis à cause des nombreuses collines. Tous les deux défrichaient leur terre avec un attelage de boeufs qu'ils avaient domptés pendant l'hiver. Il leur fallait se lever très tôt le matin afin d'éviter la grande chaleur du midi, car les bêtes, pas plus que les humains, n'appréciaient les moustiques. Quand ces derniers devenaient trop voraces, les boeufs entraînaient homme et charrue à l'ombre dans les bois, où, s'il y avait un lac plus près, ils s'y jetaient en plongeant profondément jusqu'aux yeux, et personne ne pouvait les déloger de là.

Pendant l'été, monsieur Joseph Girard arriva du Manitoba avec sa jeune famille et acquit un carreau de terre plutôt rocailleux. Sa femme, parente de Louis Riel et descendante de madame Lagimodière, première femme blanche arrivée au Manitoba, devait rendre de grands services dans le voisinage comme sage-femme.

Le printemps suivant, mon oncle Napoléon arriva avec sa femme et un wagon de meubles. Il s'installa de nouveau dans le pauvre logis bâti sur le terrain de John Blanchette, en attendant que sa maison de 16 pieds par 32 pieds, en bois de sciage, fût construite.

En février de même année, nous était née une autre petite soeur, baptisée sous le nom de Marie-Claire, dont j'étais l'heureuse marraine, et cousin Ernest le parrain.

En 1911, le chemin de fer fut construit jusqu'à Edem. Monsieur J.B. Jullion, curé de St-Hippolyte arrivé un an avant nous, avait bâti l'église sur son homestead avec l'espoir que le chemin de fer ferait un détour pour passer par là, et formerait un petit village. Contrairement à son désir, la compagnie du canadien National acheta le terrain d'un monsieur Leclerc et bâtit la gare à trois milles de St-Hippolyte dans le village maintenant appelé Vawn. Ce manque de bonne entente sépara les paroissiens pour un demi-siècle, jusqu'à ce que l'église fût déménagée à Vawn, où les Soeurs de la Présentation avaient la charge de l'école.

Ce jeune prêtre, monsieur Jullion, avait les qualités d'un bon professeur. Il avait organisé dans sa paroisse, des cours de catéchisme d'une heure après la grand-messe du dimanche, auxquels devaient assister tous les enfants d'âge scolaire et dont il tenait un registre exact. Ces cours se terminaient chaque automne par une retraite de trois jours, après laquelle il distribuait des prix aux élèves méritants. A ses funérailles, ses anciens élèves ont tenu à témoigner leur reconnaissance envers leur dévoué curé en formant une nombreuse assistance.

Trois ans après notre arrivée au pays, papa décida de bâtir une demeure plus confortable. Pendant l'hiver, il alla couper des arbres qu'il équarrit à la hache; il engagea monsieur Charles Fillion qui s'y connaissait dans cette sorte de construction, et il bâtit une maison de 20 pieds carrés avec un deuxième étage et une petite cuisine de 12 pieds carrés. Le toit était couvert de bardeaux; de grandes fenêtres laissaient pénétrer le soleil et la lumière et une bonne cave nous permettait de conserver fruits et légumes. Papa avait engagé monsieur Fillion pour le plus gros du travail seulement, il lui restait donc beaucoup à faire. Je me rappelle bien lui avoir aidé à poser le bardeau en automne quand la gelée blanche recouvrait le sol. Les murs étaient calfeutrés de paille de lin que papa était allé chercher chez un fermier à trois milles de chez nous.

En ce temps là la peinture se vendait à des prix excessifs, mais nous ne nous tenions pas pour battus, Il fallait faire bon visage contre mauvaise fortune. Aussi, lorsque ces murs furent blanchis à la chaux, nous nous croyons dans un château.

Mon frère Joseph n'avait pas l'étoffe d'un fermier. Depuis sa plus tendre enfance, il semblait avoir des talents de mécanicien. Vers l'âge de quatorze ans, il se procura des livres pour étudier le mécanisme des machines à vapeur. Un an plus tard, il subit un examen devant un inspecteur du gouvernement qui lui donna son certificat pour conduire une de ses grosses machines. Il avait dû se vieillir de trois ans car il fallait avoir dix-huit ans pour obtenir ce certificat.

Dès ce même automne, mon frère fit sa première tournée de battage avec un monsieur Blais, le seul qui possédait une machine à battre. Il faisait les battages pour tous les fermiers des alentours. Au début du siècle, les champs étaient loin d'être aussi vastes que ceux d'aujourd'hui. Par la suite, mon frère devint chauffeur pour le Canadien National et finalement mécanicien jusqu'à sa retraite.



1918- Mon mari avec Reine sur ses genoux, moi-même avec notre aînée, Germaine à Vawn.

En octobre 1911, nous était arrivée une troisième petite soeur à qui on donna le nom d'Yvonne. Ces trois petites filles remplissaient la maison de mouvement et de bruit, et nos coeurs, de joie et de bonheur. Marie-Claire et Yvonne devaient plus tard devenir religieuses chez les Soeurs de l'Enfant-Jésus.

Le 8 octobre 1914, à la grande joie de tous, naissait un petit garçon nommé Paul. Quel bonheur pour nos trois fillettes d'accueillir ce petit frère.

Les célibataires (bachelors, comme nous appelions les trois cousins), installés sur leur homestead, étaient occupés à améliorer leur terre et à travailler chez les fermiers des alentours pour se faire un peu d'argent. Ainsi, Alphonse travailla tout un été chez nous, l'année même où nous avions bâti la maison. Les amusements étaient rares. La distance qui nous séparait les uns des autres et le mode de transport ne favorisaient guère les visites. De plus, les chevaux qui travaillent fort, n'étaient pas souvent disponibles pour les sorties. Nous devions nous contenter d'un pique-nique en été et quelques rares danses en hiver. Quand il fallait faire des milles par des froids de 40 degrés sous zéro en voiture ouverte, la misère emportait le plaisir. Nous allions veiller chez les voisins, jouer aux cartes pour occuper les longues veillées d'hiver. Dans le temps des fêtes, les cousins nous invitaient à souper chez eux. Ils s'ingéniaient à préparer des repas délicieux: du pain de ménage fait par eux, des rôtis de porc frais et de la confiture aux prunes. Après le souper, nous reprenions la traditionnelle partie de cartes jusque tard dans la nuit.

Cette vie champêtre nous portait à apprécier les beautés de la nature. Au printemps, le cri des premières corneilles, ainsi que le coin-coin des canards sauvages et le coassement des grenouilles étaient comme une musique à nos oreilles. La prairie couverte de perce-neige et les bois revêtus de vert tendre réjouissaient nos yeux. Qui n'a jamais admiré un magnifique coucher de soleil à la fin d'une belle journée d'été. Aussitôt que le globe de feu a disparu à l'horizon, les nuages se teignent de rose, puis, peu à peu, les arbres et les champs se couvrent d'ombre. Le calme de la nuit succède au bruit du jour. Un champ parsemé de quintaux à l'automne, le bruit des moissonneuses, tout nous porte à élever nos pensées vers le Créateur qui donne si largement à ses enfants. Qui ne s'est jamais émerveillé devant une belle nuit d'hiver éclairée par la nouvelle lune, la neige brillant comme des diamants, et les étoiles comme des émeraudes? Devant les aurores boréales, jets de lumière aux multiples couleurs qui s'élancent et semblent danser dans l'espace? Comme nous sentions Dieu près de nous, se mêlant à nos peines et à nos joies. Quelle était belle et paisible notre vie d'autrefois. Les années se succédaient, les fermes grandissaient; et malgré les revers de toutes sortes, nous étions heureux. Les jeunes gens allaient travailler au dehors, tantôt en hiver, tantôt en été, et les jeunes filles faisaient de même. Cela distrayait un peu de la monotonie de la vie, mais laissait des vides dans le foyer. Un hiver, Ernest alla travailler à la construction des ponts; Alphonse partit charroyer du poisson à Big River. Ce travail était très dur à cause du froid. La température descendait parfois jusqu'à 70 degrés sous zéro. Les voyages se faisaient surtout sur les grands lacs du Nord où le vent avait bonne prise.

A SUIVRE: dans le prochain numéro : chapitre V VIE A DEUX.

SAVIEZ-VOUS QUE:

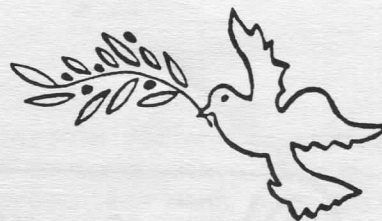
Autrefois, celui qui mettait de l'argent en banque à chaque semaine, on disait de lui qu'il était un séraphin.

Aujourd'hui, on dit que c'est un phénomène.

= * = * = * = * = * =

Un homme qui ne sait jamais admirer, finit par désespérer.

message de la



Rédactrice par: Monique Baillargeon

Nous voilà déjà rendu à la publication de notre onzième numéro. Quel travail ! Vous avez aimé ?

J'ai rencontré mes objectifs, à savoir de vous faire parvenir avec régularité quatre numéros par année: printemps, été, automne et hiver. Il faut dire qu'avant qu'un Bulletin se trouve dans votre boîte aux lettres, il y a beaucoup d'heures de travail investi.

Non seulement faut-il choisir le contenu d'un bulletin, encore faut-il avoir de la matière à contenu. Et je profite de cette occasion pour faire un appel à tous les membres. J'ai besoin d'être alimentée par des textes, des histoires de familles, des photos (que je renvoie au propriétaire à sa demande), des faits divers, des actualités en région où l'on parle des Baillargeon. Notre Bulletin est Votre Bulletin. Il sera intéressant en autant que TOUS y participent.

Quelques membres (ils vont se reconnaître) nous ont fait parvenir de la documentation et je les remercie. Mais c'est encore peu. Je rêve au jour où j'aurai tellement de textes qu'il sera difficile de choisir.

We are now publishing our eleventh bulletin. What work ! Hope you like it ?

I have met my objective of regularly getting to you four bulletins per year: spring, summer, fall and winter. one must admit that before a bulletin gets in your mailbox, many hours of work have been invested.

Not only do we have to determine the content of the bulletin, but we must have the necessary material to fill it. I take this occasion to call on all of you our members. I need you to provide me with texts, family histories, pictures (that upon request, we will return), anecdotes, regional events which mention Baillargeon. Our Bulletin is Your bulletin. It will be interesting as long as ALL OF US participate.

A small number of our members (they will recognize themselves) have sent some material and I thank them. But we need a lot more. I dream of the day where we will have so much material we will have to make a decision as to what to include first.



BIENVENUE AUX NOUVEAUX MEMBRES:

226-	Michel Baillargeon, 617 Mercille, St-Lambert, Qué.	Janv.
227-	Roland Baillargeon, 3006 Mallet, Giffard, Qué.	Fév.
228-	Pierre Baillargeon, 66 rue Pergolèse, Paris 75116, France, Délégation Qué.	Janv.
229-	André Baillargeon, 2 Place Edmond Delmas, Garons 30128, France	Janv.
230-	Jean Baillargeon, 28 rue du Voltaire, Paris 75105, France	Janv.
231-	Christine Baillargeon, 48 rue Hoche, Houilles 78800, France	Janv.

Un gros merci à ceux qui nous ont fait connaître et collaborer pour ces adhésions. Il se fait un magnifique travail en France et nous avons maintenant plus de vingt membres là-bas.

Salutations à tous et je n'attends que vous vous manifestiez.

Baillargeon

Famille : DENIS BAILLARGEON Montréal nord.

<u>Denis Baillargeon</u>	<u>19 juin 1965, St-Côme</u>	<u>Agathe Chevrette</u>
<u>Donat Baillargeon</u>	<u>4 janvier 1926, St-Côme</u>	<u>Hélène Mc Cabe</u>
<u>Ernest Baillargeon</u>	<u>12 juillet 1897, St-Côme</u>	<u>Ovilina Bondeleau</u>
<u>Banthélemy Baillargeon</u>	<u>26 septembre 1870, St-Côme</u>	<u>Nathalie Hétu</u>
<u>Antoine Baillargeon</u>	<u>10 novembre 1846, St-Ambroise de Kildare</u>	<u>Henriette Byrne</u>
<u>Antoine Baillargeon</u>	<u>22 février 1819, St-Cuthbert</u>	<u>Anne Laliberté</u>
<u>Antoine Baillargeon</u>	<u>11 novembre 1760, Sorel</u>	<u>Antaya Ursule</u>
<u>Nicolas Baillargeon</u>	<u>26 novembre 1729, Sorel</u>	<u>Angélique Niquist</u>
<u>Nicolas Baillargeon</u>	<u>1696,</u>	<u>Thérèse Harel</u>
<u>Mathurin Baillargeon</u>	<u>7 août 1650, Trois-Rivières</u>	<u>Marie Métayer</u>
<u>Thomas Baillargeon</u>	<u>d'Embourie en Angoumois, France</u>	<u>Marie Mignot</u>

Denis et Agathe ont deux enfants: Annette et Jean-François.

Arbre Généalogique



Carole Baillargeon

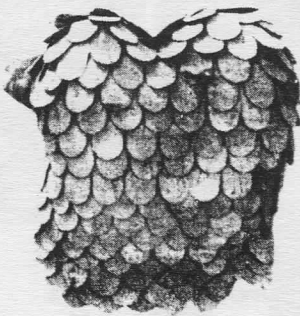
Vit et travaille à Québec. Carole Baillargeon détient un baccalauréat en scénographie de l'Université de Concordia. Elle expose depuis 1987. Ses oeuvres ont été présentées dans le cadre de sept expositions solos et de près de trente expositions de groupe.

Après une participation à un atelier de papier fait main au Centre d'art de Banff, sa production s'est tournée vers l'installation et la sculpture.

Elle travaille principalement avec du papier fait main; pour elle, c'est un médium qui a un caractère naturel et une grande polyvalence plastique. Elle se plaît à jouer avec la matière et à contredire certaines idées préconçues, par exemple: la fragilité, le manque de résistance, la planéité. Elle réalise des sculptures de dimensions variées et des installations qui sont construites à partir de la mise en situation de ses sculptures.



Papier fait main, techniques mixtes.



L'installation *Armures allégoriques* (1991-92) est composée d'oeuvres réalisées en papier fait main à partir d'une souche d'arbre. Le moulage évoque la forme d'un torse et est le support de ses interventions. L'exposition répertorie des moyens pour se protéger du monde extérieur tout en s'assurant d'un espace personnel.

C-16 Le Devoir, samedi 16 novembre 1991

Par: Jean Dumas (extrait)

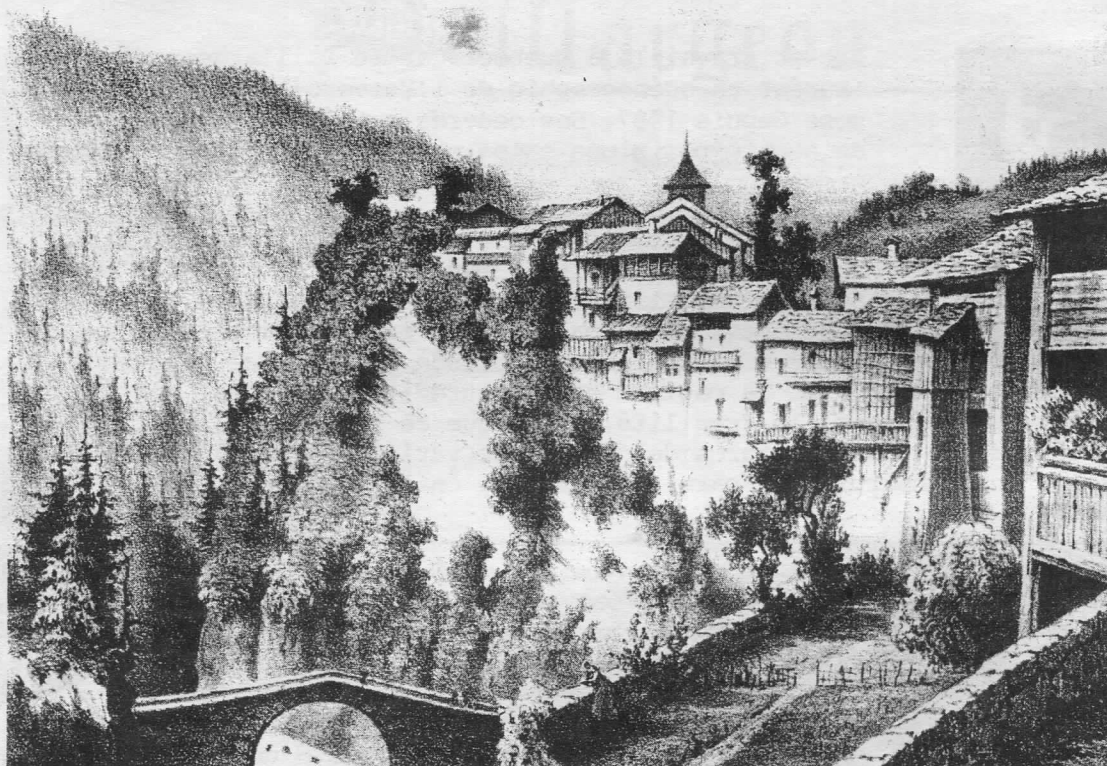
Carole Baillargeon Galerie du Collège Edouard-Montpetit, Longueuil

La mémoire de Carole Baillargeon, une jeune artiste du papier, issue de la scénographie, et qui expose son "Cessez-le-feux" à la Galerie du Collège Edouard-Montpetit cherche quant à elle son chemin à la frontière confuse, que certains pourtant voudraient nette comme un coup de glaive, entre la nature et la culture. Les deux parties de son exposition-installation font d'ailleurs référence aux deux extrémités de cette filiation. "Armures allégoriques" parle du feu des hommes et pointe en direction de nos récentes entreprises guerrières, tandis que "Terre-à-terre" fait référence aux incendies de forêt qui peuvent tenir autant de la nature que de la culture.

Ce travail intelligent, qui fait dire au papier ce qu'on ne croyait pas qu'il pouvait dire, est troublant à plus d'un titre, pour ceux qui prennent le temps de se parer mentalement, dans la rapidité du choix de l'oeil soudain séduit par les couleurs et les textures, de l'une de ces armures qui ne peuvent qu'être révélatrices de ceux qui les endossent.

Il est bon de noter, en ce temps où la prolifération du simulacre nous dérobe la réalité du monde, que le travail de Carole Baillargeon ne cède en rien à cette tendance désespérée, il est du ressort de la simple simulation, séparé du simulacre par l'ouverture du jeu, la lisibilité de la critique et l'aveu de la tâche.

Bravo à Carole et chapeau devant toutes ses créations.
Carole est la fille de Paul (055) de Ste-Foy.



Sur cette gravure, on voit le petit village Savoyard de Flumet, tel qu'il était il y a environ 150 ans.

C'est de ce village où elle était institutrice, que ma mère est partie le soir après la classe, le 22 décembre 1918, pour rejoindre son village natal des marchés pour épouser Georges Baillargeon permissionnaire de l'Armée d'occupation en Allemagne. Il était le premier Baillargeon à mettre les pieds en Savoie le 23 décembre 1912. Mais ce 22 décembre, il avait commencé à beaucoup neiger sur cette région qui avec le Beaufort est la zone la plus enneigée de Savoie. Plus rien ne circulait. Ma mère a dû partir à pied pour effectuer la traversée des gorges de l'Arley jusqu'à Ugine, c'est-à-dire à 13 kilomètres à l'aval des gorges. Heureusement un homme solide de Flumet s'est offert pour lui faire le tracé dans la neige, sinon, équipée de petites bottines que portaient les dames à cette époque, elle ne serait pas arrivée à Ugine. Là, elle a pu par chance prendre un train pour Alberville et Chambéry qui l'a conduite aux Marchés où elle se mariait le lendemain. La neige continuait de tomber et ce train fut le dernier à quitter Ugine pour la Savoie avant plusieurs jours.

Ainsi, il s'en est fallu de peu pour que ma future mère rate son destin et peut-être son mariage.

Il n'y aurait alors jamais eu de Baillargeon en Savoie.

Paul Baillargeon (219)
Chambéry, France

(En page suivante, la famille issue de cette union)

LA FAMILLE GEORGES BAILLARGEON, DE CHAMBERY

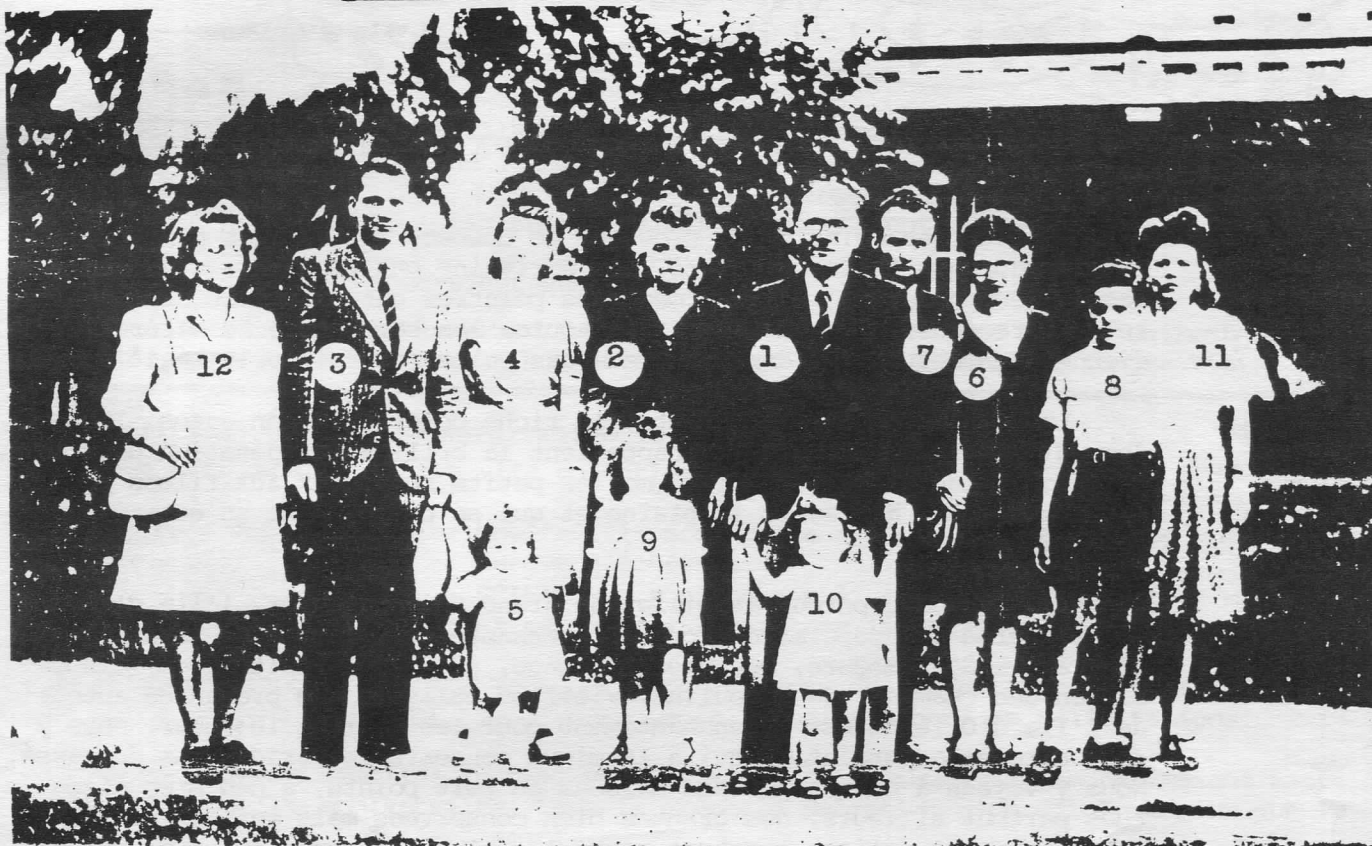


Photo de la famille Georges Baillargeon, de Chambéry (Savoie), prise vers la fin de la guerre 1939 - 1945 ou peu après. 1. Georges Baillargeon; 2. Mme Georges Baillargeon; 3. Paul Baillargeon, fils de Georges; 4. Mme Paul Baillargeon (Suzanne); 5. fille de Paul et Suzanne, décédée dans la vingtaine; 6. Georgette Baillargeon, épouse de Jean Barthélémy; 7. Jean Barthélémy; 8, 9, et 10, les trois enfants des Barthélémy, 11. Emma (Mimi), futur Mme Marcel Damevin; 12. Denyse Baillargeon, future Mme Bougré d'Orléans.

Ces Baillargeon savoyards étaient d'une trempe et d'une qualité humaine extraordinaires. Mme Georges était une hôtesse d'une délicatesse et d'une sollicitude que je ne suis pas près d'oublier, même si ma première visite chez elle et son mari date de septembre 1949. Paul, son fils, me donne dans sa dernière lettre une description des circonstances de son mariage qui montre bien l'immense courage qu'on avait dans ces familles de la montagne de Savoie (page précédente). Les autres Baillargeon de Charente n'étaient pas moins méritants. Je suis heureux que vous ayez pu faire connaissance avec l'un ou l'autre de ces cousins de France.

Constantin (059) Montréal.

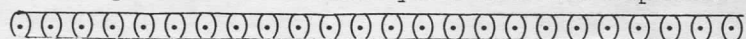
En effet, Paul Baillargeon a rejoint le groupe des pèlerins canadiens à Londigny en septembre dernier. Quant à sa soeur (12), elle a aussi rencontré le groupe, mais à Orléans (trop courte rencontre). Ces deux derniers nous ont particulièrement communiqué cette chaleur et intérêt en devenant membre A VIE de notre Association. Un bonjour très chaleureux de la part de tous à Denyse et Paul.

Monique (036) Québec

UNE REPUTATION QUI N'A CESSÉ DE GRANDIR

Isolée comme perdue au milieu du grand Saint-Laurent, l'île d'Orléans renferme une population fort intéressante. Tout y évoque le souvenir d'un autre âge: moeurs, coutumes, langage, forme des habitations, disposition des champs, vieux moulins, vieilles églises. Une promenade autour de l'île d'Orléans est un enchantement pour les yeux et le coeur. Nous y rencontrons la population qui a le mieux conservé les traditions du passé. Nous y voyons à chaque pas des maisons au toit pointu, à peu près disparues partout ailleurs, des granges bien conservées mais qui datent d'un autre âge. Les églises comptent parmi les plus anciennes du pays; celle de St-François, de St-Pierre, de la Ste-Famille ont des décorations intérieures riches et de toute beauté.

Les pommes de terre de l'Ile approvisionnent la région de Québec. Mais c'est surtout pour ses produits de l'érable au printemps, ses fraises en été et ses pommes en automne que l'Ile est réputée.



Numéro 173386

Date de saisie: 86-09-25

Date de décision: 88-06-09

Date de parution: 89-11-18

RUE BAILLARGEON DANS ST-HUBERT

Ce nom fut donné afin de rendre hommage à la famille Baillargeon comptant parmi les pionniers installés sur la Côte-Noire, devenue par la suite Grande-Ligne et maintenant appelée Grande-Allée.

Parmi cette lignée de Baillargeon, l'un des fils fut entrepreneur général dans St-Hubert pendant de nombreuses années sous le nom de Baillargeon et Fournier enr. propriétaire: monsieur Yves Baillargeon.

Courrier de Publication canadienne: Contrat no : 94676

Publié par: L'Association des Baillargeon inc.

Edité par: La Fédération des Familles-Souches Québécoises
C.P. 6700, Sillery, Québec G1T 2W2

PORT DE RETOUR GARANTI